

La Macérienne,

Une usine emblématique appelée à un autre destin

Sur l'arc de la France industrielle en reconversion, qui s'étire du Nord-Pas-de-Calais à la Porte de Montbéliard, en passant par la Lorraine, l'Ardenne du Nord se caractérise par la pérennité de sa spécialisation métallurgique. Depuis les derniers siècles du Moyen Age jusqu'à nos jours, cette contrée offre un exemple d'industrialisation en continu, en particulier dans l'étendue de la clouterie à la main, au nord de Charleville-Mézières. En effet, la disparition progressive de cette dense protoindustrie, dans les premières décennies du XIX^{ème} siècle, n'a pas engendré la désindustrialisation.

A l'instar des anciens bassins industriels, l'Ardenne du Nord n'a pas échappé à la grande transformation en œuvre depuis le milieu des années 1970, d'où des fermetures d'usines et des friches industrielles. A Charleville-Mézières, le site de La Macérienne est unique, par la qualité et la représentativité du bâti usinier sauvegardé, mais aussi par la personnalité de son créateur, A. Clément-Bayard - convaincu de la supériorité de l'hydro-électricité sur le charbon -, et encore par sa situation dans la ville, à proximité de la Préfecture des Ardennes. Par ailleurs, La Macérienne est le seul site de la métallurgie ardennaise à avoir bénéficié d'une mobilisation durable et multiforme pour sa sauvegarde et son avenir.

La Macérienne, une des usines d'Adolphe Clément-Bayard

Lorsque commence la construction de son usine, en juin 1894, à Mézières, préfecture des Ardennes et place militaire déclassée dix ans plus tôt, Adolphe Clément (1855-1928) est un constructeur de vélocipèdes (bicycles et tricycles) réputé. En 1889, il a déposé la célèbre marque de fabrique « Le Clément », et les années suivantes plusieurs brevets d'invention.

Né à Pierrefonds (Oise), fils d'un modeste épicier, A. Clément se forme à la serrurerie et à la mécanique en accomplissant un « Tour de France ». Lors de son mariage en 1878, il est déjà établi à Paris. Ambitieux et inventif, ce self-made-man, qui aime la compétition et ne manque pas d'audace, installe une manufacture en 1886, 20 rue Brunel, à proximité de la place de l'Etoile. Habile sur le plan commercial, il ouvre un magasin en

1890, au 31 rue du Quatre-Septembre, près de l'Opéra. La même année, il réussit un magnifique coup de poker. En contrepartie de l'achat de 2000 actions Dunlop pour 55.000 francs, A Clément obtient pour la France la licence du fameux pneu inventé en 1888. Sûr de lui, il se sépare, en 1891, de ses premiers associés.

Dans son petit essai biographique, un dénommé Izard rapporte qu'A. Clément, le grand-père de son ami Billy, aurait fait une plus-value représentant cent fois son investissement ! C'est ce début de fortune qui pourrait expliquer la formation, dès 1894, d'une commandite par actions au capital de 4 millions de francs, la société Clément et Cie, pour « la fabrication et le commerce de vélocipèdes et de voiturettes mécaniques ». Par ailleurs, A. Clément s'engage à faire édifier deux nouvelles usines : l'une à Tulle où il a acheté le domaine de La Marque en 1893, et l'autre à Levallois-Perret où il possède un terrain, en bordure de la Seine. Avant de devenir un des pionniers de l'automobile en France (1897-99), il vend son affaire à un groupe financier anglais qui réunit les cycles Clément et les cycles Gladiator. C'est Fernand Charron, son futur gendre, qui en prend la direction.

Durant ces années cruciales, le noyau primitif (1894-1897) de La Macérienne sort de terre, à la grande satisfaction du maire de Mézières, l'ingénieur des Mines Marie-Georges Mialaret. A partir de 1897, La Macérienne fournit l'usine-mère de Levallois-Perret en pièces pour les bicyclettes (rayons, écrous, billes) et les premières voiturettes (pièces en acier coulé et en fonte malléable). Plusieurs facteurs expliquent ce choix de localisation : la modicité des prix des terrains libérés par l'Armée, l'aménagement d'une retenue d'eau par la ville en 1890, la proximité de Paris et la présence d'une main-d'œuvre métallurgique de qualité.

Alors qu'il est devenu un chef d'entreprise d'envergure, A. Clément est autorisé, en 1911, à adjoindre à son patronyme celui de Bayard, qu'il avait déjà utilisé comme marque commerciale. Dans le parc jouxtant La Macérienne, une statue du preux chevalier avait été érigée en 1893. Réalisée par le sculpteur ardennais Aristide Croisy (1840-1899), elle devait non seulement illustrer le patriotisme dont Bayard avait fait preuve lors du siège de Mézières en 1521 par les Impériaux tenus en échec, mais aussi exalter des valeurs qu'Adolphe Clément-Bayard faisait siennes.

La Macérienne, un site majeur et des constructions représentatives

De l'ensemble usinier (18.000 m²), il reste aujourd'hui deux bâtiments représentatifs de l'évolution de l'architecture industrielle au tournant des XIX^e et XX^e siècles. D'une part, il s'agit du grand atelier de mécanique (1894-97), auquel est accolé le petit bâtiment des turbines, et d'autre part de l'atelier Eiffel (1903-07). Afin

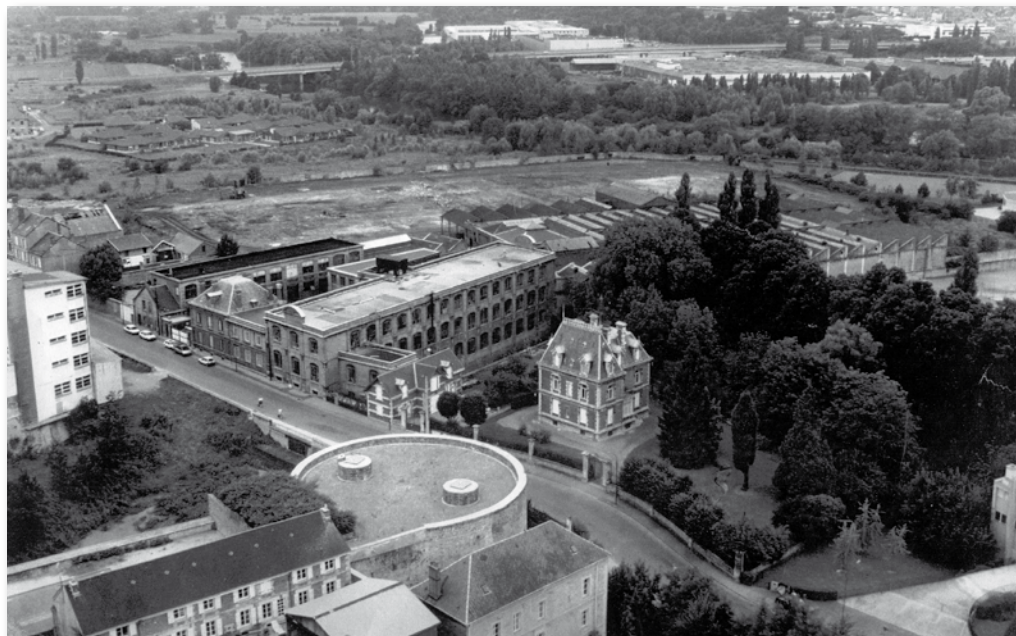
de suivre leur construction, A. Clément se fit envoyer des photographies par son homme de confiance qui était sur place, le capitaine Leneveu.

Donnant sur l'avenue L. Tirman (autrefois Chaussée des Usines), le grand atelier offre un exemple rare dans la métallurgie ardennaise d'une usine à étages (67 m x 17m), avec ses trois niveaux éclairés par de larges fenêtres métalliques, et reliés dès 1898 par un monte-charge électrique. Sa réalisation fut confiée à l'architecte L. Dardenne. Bien qu'il soit représentatif d'une conception traditionnelle, cet édifice se distingue par ses planchers reposant sur des poutrelles métalliques hourdées de béton, que portent quelques piliers en métal, d'où un espace disponible qui paraît plus vaste. Couvert d'une terrasse délimitée par une balustrade pleine, le grand atelier témoigne du dessein d'A. Clément de faire une belle usine. D'inspiration classique, avec des fenêtres encadrées de chaînes harpées et surmontées d'un arc avec clef, bien ordonnée par des pilastres et des bandeaux, sa façade en est l'élégante illustration. Dominée par un fronton éponyme et daté, elle présente un appareil très soigné en pierres de Dom, un calcaire local de couleur jaunâtre.



Vue des turbines A. Clément.

© René Colinet



*Vue générale du site de la Macérienne
coll. René Colinet*

A l'arrière du grand atelier, s'étend l'atelier dit Eiffel, le type même de l'usine en rez-de-chaussée, une juxtaposition de 16 travées (60 m x 5 m) identiques et construites en trois étapes (1903 : 12 travées de 40 m sur 5 m ; 1907 : 12 travées de 60 m sur 5 m) ; 1930 : 16 travées de 60 m sur 5 m). D'une superficie de 4.800 m² (1903 : 2400 m² ; 1903 : 3600 m² ; 1930 : 4800 m²), ce nouvel atelier de mécanique se distingue par ses sheds couvrant les travées selon le même principe : un versant vitré à pente verticale orientée au nord, et un versant moins incliné portant des tuiles mécaniques et des lanterneaux pour l'aération.

Ce toit en dents de scie repose sur une charpente métallique (d'où la référence à Eiffel) est constitué d'un assemblage de fermes de treillis rivés qui ne reposent que sur six minces piliers prenant appui sur des « socles » en béton armé enterrés dans les fondations. Opaques, les murs latéraux en moellons ne jouent qu'un rôle porteur partiel, par l'entremise de supports scandant la succession des travées. Ainsi, l'atelier Eiffel offrait un vaste espace libre au sol, propice à une production manufacturière rationnelle, moderne et productiviste. Y furent installées des machines-outils venues d'Outre-Atlantique, et reposant sur un pavage en bois.

C'est du sommet de la tour Milard qu'il faut voir le site de La Macérienne ! D'emblée, on saisit sa configura-

tion, son organisation, son lien intime avec l'eau comme énergie hydro-électrique et son grand intérêt patrimonial. A proximité de la basilique Notre-Dame et de la Préfecture des Ardennes, cette usine dans la ville est l'expression d'une histoire architecturale et technique, mais aussi un miroir de l'histoire économique et sociale, ce dernier aspect étant renforcé par la présence du château du directeur et des maisons ouvrières, un peu plus éloignées. Pour tout dire, elle est la marque de la seconde industrialisation dans le paysage urbain.

La Macérienne, un enjeu patrimonial, urbain et social

La patrimonialisation de La Macérienne, c'est-à-dire sa transformation de site productif en objet patrimonial, résulte de l'engagement de personnes venues d'horizons divers, acteurs à différents degrés de la vie culturelle et associative. De fait, ce processus a démarré au lendemain de la cessation d'activité. En effet, la première étape fut le dépôt, en novembre 1984, d'un ensemble de documents et de papiers par M. Maurice Grimond (1923-2005), dernier directeur général de La Macérienne, auprès des Archives Départementales des Ardennes. Lors de leur classement, on découvrit un petit trésor, des

albums contenant les mêmes photos qu'A. Clément avait reçues entre 1894 et 1907. A l'invitation du Président de la Société d'Etudes Ardennaises, M. Michel Cart, deux articles pionniers furent rédigés à partir de ce fonds inespéré, et parurent dans la Revue Historique Ardennaise (tome XX, 1985 ; tome XXII, 1987).

En décembre 1989, l'acquisition du site de La Macérienne par la municipalité constitua la seconde étape. Ces 6 hectares offrent une belle réserve foncière en vue de la requalification du centre de Mézières. Afin d'éviter que ce site ne soit vandalisé, les services de l'urbanisme de la ville occupèrent les anciens bureaux. Menacé par des inondations désastreuses (1993/94 et 1995), l'avenir du site se trouvait suspendu aux travaux d'aménagement et de régularisation de la Meuse. Au printemps 2006, l'hypothèque était levée, comme le prouvait l'organisation d'un Concours d'idées sur la reconversion de La Macérienne. Une trentaine de projets – originaux, novateurs, n'oubliant pas le passé, s'inscrivant dans le projet urbain de relier les différentes parties de la ville, s'ouvrant sur les nouvelles énergies, comme l'avait fait A. Clément... - furent présentés au public. Par son vote, celui-ci récompensa les productions qu'il avait jugées les meilleures.

Ce processus de patrimonialisation, long et multiforme, s'appuya sur divers vecteurs : articles, conférences, colloques, interviews dans la presse, Journées du Patrimoine, Week-end du CILAC, et l'intervention de spécialistes du patrimoine industriel (en particulier, le professeur Denis Woronoff). Ainsi, le combat patrimonial en faveur de La Macérienne obtint une légitimité scientifique, fut connu parmi les spécialistes, et trouva un écho au sein du TICCIH. Sur place, l'organisation de l'exposition Art Passant par mes soins sur les grilles de la Préfecture des Ardennes, dans le cadre de la manifestation « Mézières 2005 » apporta la preuve que La Macérienne faisait maintenant partie du patrimoine de Mézières, au même titre que la Basilique Notre-Dame ou les fortifications. En outre, elle rappelait que Mézières n'était pas seulement une ville militaire et admi-

nistrative, mais aussi industrielle. Auparavant, l'OPAC des Ardennes avait accueilli dans son vaste hall une exposition réalisée par M. Jean-Claude Risse, un grand collectionneur, sur A. Clément-Bayard, à laquelle j'avais participé moi-même. Les visiteurs, à leur grande surprise, découvrirent alors trois voitures Clément-Bayard. Ainsi, l'année 2005 apparaît comme un tournant pour le site de La Macérienne, d'autant qu'elle a vu la formation d'un collectif qui se bat pour que la reconversion ne se traduise pas par une perte de sens, autrement dit un oubli du passé.

Les activités de l'APIC (Association pour le patrimoine industriel de Champagne-Ardenne) ont montré que La Macérienne peut être un objet d'étude et d'enseignement au patrimoine industriel, de l'école primaire à l'université, en passant par le secondaire. Elle offre une pertinente étude de cas sur l'implantation d'une usine dans la ville en fonction de la logique industrielle de son créateur, et d'autre part son inscription dans un territoire urbain. Sans oublier l'intérêt du bâti usinier dont les caractéristiques architecturales et l'expansion spatiale témoignent à la fois des styles d'industrialisation et de l'histoire de l'usine.

Bibliographie

- R.COLINET., *Métallurgie Ardennaise*. Epernay, ORCA, CASTOR et POLLUX, 2001.
- R., COLINET., << La Macérienne, une usine emblématique en déshérence dans la ville >> in *Les Friches industrielles, point d'ancrage de la modernité*. Lavauzelle, 2006.
- R COLINET., << Mèmoire, histoire et patrimoine : le cas de la métallurgie ardennaise >>, in *Les Arts du feu*, Claude Brevot- Dromzée et al., Reims, PUR, 2004, pp15-36
- G.DOREL-FERRÉ (dir.), *Atlas du patrimoine industriel de Champagne- Ardennes*, CRDP de Champagne-Ardenne, 2005.